

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 6 (1868)
Heft: 33

Artikel: Treboux : suite
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179924>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mena, et ye fasai dâ pecheints soupi, et l'avai l'air d'être bin mò dein sa pé.

L'eincoura que lo vouaitivé, ve prau que l'iré mò à s'n'ése et po l'eincoradzi, l'ai deuze : N'écoutez point une fausse honte, mon fils, ne me cachez aucun péché. Que le respect humain ne lie pas votre langue, montrez un repentir sincère et Dieu vous pardonnera ; parlez, qu'avez-vous fait ?

— Hélas ! monchu l'eincoura, yé robâ lé caions à mon vezin.

— Rendez-lui promptement !

— Impochiblio, lé jé veindus.

— Rendez-lui en donc le prix !

— Lo voudré prao mò lâi ia grand temps que lo pourro hommo ne soclié plie sa soupa !

— Est-ce qu'il n'avait point une femme, des enfants ?

— Na, n'a jamé étâ mariâ !

— N'a-t-il pas au moins des héritiers ?

— Na monchu l'eincoura, n'a min dé pareints.

— Alors vous devez donner cet argent aux pauvres ?

— Eh bin vâi ! mò lé tot rupâ !

— Ah ! malheureux pécheur, tremble ! un châtiment terrible te menace : lorsque viendra le jugement dernier, lorsque nous resusciterons tous et que l'arbitre suprême demandera compte à chacun de sa conduite, que diras-tu, toi ?

— Ma fâi, monchu l'eincourâ, che tot lo mondo réchuchité, ye deri : Vejin ! repreinds té caions !

L. P.

TREBOUX

6

Treboux s'était gardé de parler des inquiétudes qu'il avait éprouvées en route, et son compagnon se serait trompé s'il a cru que ce guide, impassible en apparence, n'eût pas le sentiment du danger. Treboux l'éprouvait d'autant plus vivement, qu'il le renfermait au dedans de lui.

Il s'écula près d'une heure sans qu'un mot fût prononcé dans le chalet.

Tout à coup relevant la tête :

« Où pourrai-je, dit-il, trouver un cheval ? »

Les montagnards se regardèrent. « Il y a celui du garde à une demi-lieue d'ici ? Tu ne vas pas à St-Cergues ?

— Pas aujourd'hui. J'aurais cependant aimé que ma femme soit que je suis arrivé.

— Je pourrai y aller faire un tour ce soir.

— Bon, tu lui diras que je me porte bien, et que je ne tarderai pas d'aller auprès d'elle.

Quelques heures plus tard, Treboux secouait un homme qui dormait sur du foin.

— Qu'y a-t-il, citoyen ? répondait le dormeur sans ouvrir les yeux.

— Citoyen ! il s'agit bien de citoyen ! Vous êtes en Suisse, monsieur le comte, et je viens vous dire qu'il est temps de partir.

— Ah ! Treboux, toujours de bons services ! Je me croyais encore de l'autre côté; le tribunal révolutionnaire, la prison, tout cela faisait dans ma tête un mélange peu agréable. Quel bonheur de se réveiller ici !

— Ouvrez donc les yeux.

— La délicieuse vue ! » dit-il en se levant.

En effet, la porte de la grange ouverte formait l'encadrement d'un joli tableau; sur le devant, une petite fontaine; plus bas, des troupeaux dans un pâturage parsemé de sapins.

« Oui, la vie peut redevenir belle ! s'écria avec chaleur le proscrit. Oui, tout peut changer comme par enchantement ! Ah ! pourquoi ici tant de félicité, et ailleurs tant de misères !

Mon cher ami, que ne pouvez-vous transporter sur cette montagne ceux que nous avons laissés ! Je me reproche de jouir seul de cet air embaumé et de cette brillante lumière.

— N'est-ce pas qu'on respire à son aise ? Je viens de fumer une pipe comme je n'en ai pas fumé depuis trois mois. Le tabac révolutionnaire a une odeur qui ne me va pas. Il y a ici je ne sais quoi qui soulage la poitrine. Mais vous n'avez pas les droits de l'homme, le comité de salut public, et toutes les belles choses qu'on trouve dans votre pays de liberté. Tenez, voici votre cheval, » ajouta-t-il en montrant un petit bidet au poil blanc terne qui attendait la tête baissée. Il avait pour toute selle un tapis sanglé par une corde. « Tâchez de vous établir là-dessus. Il n'est pas tout à fait aussi fongueux que celui avec lequel vous paraderiez à Versailles. Ne vous croyez pas obligé de le diriger ; il connaît son chemin, et il vous conduira mieux que le plus beau cheval anglais. »

VI

La petite ville de Coppet, entourée de ses vergers et de ses jardins, est assise sur la grève en face de la côte de Savoie, vis-à-vis de la tour gothique d'Hermance, de la blanche façade du château de Beauregard et des maisons à fleur d'eau du village de Narnier; un peu plus loin, au-dessus d'une suite de coteaux et de vertes montagnes, s'élève l'amphithéâtre des Alpes avec ses formes hardies, ses rochers étincelants et ses glaces. Dans les moments de douloureuse agitation de cette époque, plus d'un regard inquiet est allé chercher le soulagement et la foi dans la vue de ces gracieux tableaux et de ces monuments d'une puissance éternelle qui rassurent l'homme en le ramenant à Dieu.

Deux femmes étaient assises sur le rivage ; la plus jeune avait un portefeuille sur ses genoux : leur attitude sérieuse faisait comprendre qu'elles étaient des exilées de France.

« Voyez, ma mère, dit l'une d'elles, ces côtes vaporeuses, ces villages cachés dans les arbres, ces ruines à différentes hauteurs, quelle grandeur, quel calme, quelle magnifique matinée. Ah ! voyez ce petit bateau de pêcheur qui vient à nous ; et cette barque chargée de bois dont la voile se refléchit dans l'eau, elle semble à peine se mouvoir.... Mais comment rendre tout cela ? non, c'est impossible, » et elle rei poussa le portefeuille... « Il faut au moins essayer, reprit-elle en soupirant, il ne faut pas perdre courage, si je veux chercher à donner des leçons. »

Sa compagne ne répondit pas : elle la regarda avec des yeux pleins de larmes qui semblaient dire : Toi à qui rien ne manquait, forcée de donner des leçons !

« Ah ! ma mère, reprit la jeune fille, pourrions-nous nous plaindre en pensant à tant de nos pauvres compatriotes détenus ! Figurez-vous leur bonheur en se trouvant transportés ici. Si seulement mon père était avec nous, que nous serions heureuses ! »

Du côté du couchant, la ville de Coppet est dominée par le château, qui, avec ses grandes constructions, ses vastes cours, son parc planté de beaux arbres, a quelque chose de solennel et de sérieux. Longtemps on avait vu ses contrevents fermés. Le propriétaire, alors à Versailles, accablé d'une effrayante responsabilité, n'avait pas le temps de s'occuper de l'asile que la Providence lui réservait. Encensé un moment par la faveur populaire, puis dépassé et délaissé, il quitta la France et se retira à Coppet. Là, sur une terre neutre, près de la frontière, il suivait les progrès de l'effrayant incendie dont il avait vu les premiers feux. Sa fille, Mme de Staél, était restée à Paris, où la retenait son besoin de violentes émotions. Elle n'en sortit qu'aux déplorables journées de septembre, dont elle a laissé un récit plein d'intérêt et de coloris.

Avec Mme de Staél, le château de Coppet prit une nouvelle vie ; il devint, comme on l'a dit, l'hôpital des blessés de tous les partis. Que de fois on a discuté les intérêts de la grande époque française dans ses salons, sous les vieux arbres du parc et au bord du ruisseau qui le traverse. Que de proscrits fameux, que de noms illustres ! tous les genres de distinctions ont été les bienvenus dans la maison de cette femme si remarquable. Renommée politique, réputation littéraire, ta-

lents de tout genre, donnaient droit d'y entrer et s'y trouvaient confondus : elle pardonnait des divergences d'opinion, des erreurs, des fautes même en faveur d'une supériorité quelconque.

La malheureuse noblesse française inondait alors la Suisse et les bords du Rhin, portant la tête haute, protestant contre tout ce qui se passait, et ne pouvant admettre la possibilité pour la France de subsister sans elle. Les émigrés se dispersaient et allaient, suivant les nuances de leur opinion, à la petite cour diplomatique de Monsieur à Vérone, chez le représentant de l'élegance française le comte d'Artois, ou dans le corps d'armée que le prince de Condé rassemblait en Allemagne. Ces trois classes, qui n'étaient pas dans une harmonie complète, se réunissaient cependant dans leur antipathie contre les hommes qui avaient contribué à amener le régime constitutionnel, mais qui, bientôt débordés, avaient dû fuir les Jacobins qui leur faisaient une rude guerre. A ceux-là on ne pouvait reprocher d'avoir abandonné trop tôt le roi et le trône, mais ils passaient pour de véritables révolutionnaires auprès de ceux qui protestaient contre toute atteinte à la monarchie de Louis XIV.

Mme de Staél, au pied du Jura, était bien placée pour récueillir les fugitifs qui pouvaient franchir la haute muraille entre la France et la Suisse. Sollicitations, démarches de tout genre, elle n'épargnait rien dans son ingénueuse et incessante activité pour sauver un proscrit ; oubliant tout antécédent, toute divergence d'opinion dès qu'on était menacé : c'était l'intérêt de sa vie. Elle était secondée par les habitants du pays de Vaud, qui s'empressaient de tendre une main seconde à des voisins malheureux. Les châteaux et les maisons étaient remplis d'émigrés sans ressources, sans projets, sans avenir, ayant les yeux fixés sur la France, où ils ne doutaient pas d'être bientôt rappelés par un mouvement dans le sens de leur politique.

VII

A trois heures, la cloche du château se fit entendre : c'était un appel préparatoire qui devait être suivi d'une seconde invitation plus formelle. Les premiers coups n'avaient pour but que d'avertir les dames de terminer leur toilette et de ramener les convives épars dans les environs.

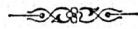
Deux hommes, jeunes encore, se trouvaient seuls dans le salon, s'étendant nonchalamment sur le canapé de l'ex-ministre.

« Pourquoi ne viennent-ils pas ? dit l'un d'eux en bâillant. Que font-ils là-haut ? De la politique, de la littérature ? Ne nous en ont-ils pas déjà assez donné ? Ah ! ce n'était pas la peine de fuir la guillotine en France s'il fallait périr d'ennui en Suisse. Pour tuer le temps, je suis allé m'établir sur la grande route à voir passer les voitures ; puis, l'envie m'a pris de pêcher, mais ces malheureux poissons se sont moqués de moi. Je songe quelquefois à aller m'enrôler chez le prince de Condé pour faire quelque chose. »

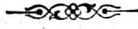
— *Attez-vous de l'argent ?*

— Voilà avec mis le doigt sur la plaie. Deux louis que j'ai empruntés : voilà tout.

(A suivre.)



Un jeune berger du Jura, dont le frère jouait de la flûte, désirait vivement apprendre de lui à ce servir de cet instrument ; mais il ne pouvait pas en venir à bout, malgré ses leçons. Un jour que son ainé, assis devant la porte du chalet, exécutait un air qui lui plaisait, il arrache la flûte de ses mains, en disant : *Baille la mé pi : ora ke l'é einmodahie, sari prau la mena.*



Etant en visite chez une bonne dame qu'il connaissait peu, un jeune homme de mes amis aperçut

en face de lui un superbe portrait de jeune femme.

Tête brune, yeux pleins de flamme, bouche charnue, taille superbe, port majestueux, rien ne manquait à celle qu'un peintre habile avait représentée là.

On devinait une femme de vingt-cinq à vingt-huit ans, dans tout l'éclat de sa beauté, dans toute l'effervescence de son épanouissement.

— Voici, dit mon ami, le portrait d'une bien belle personne.

La pauvre femme poussa un soupir, puis un sanglot et propulsa une larme :

— C'était ma fille, monsieur.

— Oh ! pardon, madame, de réveiller vos douleurs, car je devine que vous l'avez perdue.

— Hélas ! oui, monsieur, il y a bien longtemps.

— Comment, bien longtemps ?

— Oui, monsieur, elle est morte en naissant, ma pauvre Corinne, et j'ai fait faire d'elle un portrait qui la représente telle qu'elle serait aujourd'hui.



Le lendemain d'une grande catastrophe de chemin de fer, un vieillard, échappé par miracle au broiement des wagons, se présente sur le lieu du sinistre.

— Que voulez-vous ? lui demande un employé occupé à ramasser les débris et à débarrasser la voie.

— Monsieur, je suis une des victimes.

L'employé lève la tête et, voyant cet homme sans blessures aucune, s'écrie :

— Qu'avez-vous donc perdu, mon pauvre vieux ? Est-ce votre femme ?... votre enfant ? un des vôtres ?...

— Non, monsieur. J'ai perdu mon parapluie.

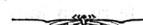
L'employé cherche autour de lui, soulève des tas de voitures brisées, et, enfin, je ne sais par quel hasard, il retrouve le parapluie.

— Le voilà ! dit-il au paysan.

Puis, lui tapant sur l'épaule :

— Ah ! bien, vous êtes heureux, vous, de vous en être tiré comme ça !

— Vous appelez ça heureux, fait l'homme, regardez donc, on m'a cassé deux baleines.



Un tireur qui avait trouvé le vin d'honneur excellent descendait en zig-zag le chemin de Beaulieu. Arrivé au Maupas, et ne pouvant s'orienter, il avise un passant :

— L'Hôtel du Grand-Pont, s'il vous plaît ?

— Vous n'avez qu'à aller tout droit.

— Si c'est comme ça, je n'arriverai jamais, répondit l'homme à la carabine.

L.MONNET. — S. CUENOUD.

AVIS. — Nous croyons devoir rappeler que toutes les correspondances *non affranchies*, adressées à notre journal, seront rigoureusement refusées.

On demande à acheter la collection du CONTEUR VAUDOIS. S'adresser au Bureau de ce journal.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.